

sitent pas, et ils ont raison, à évoquer les heures mauvaises autant que les bonnes : ils estiment que le silence, en cette matière, n'arrange rien et ne sert qu'à nourrir les rancunes. Ce qui est significatif, c'est qu'ils ne craignent pas de remonter au-delà des incidents du *Carthage* et du *Manouba*, au-delà des incidents d'Aigues-Mortes. Un jour, devant la statue de Napoléon III qui se voit dans la cour du palais de l'ancien Sénat de Milan, un notable citoyen de la ville nous a dit ces mots si curieux : « Napoléon III... Nous lui serons toujours reconnaissants de Solférino. Nous ne lui avons pas pardonné Villafranca. » Eh ! bien, pour ne pas s'exposer à commettre de contresens avec les Italiens, pour que la conversation soit fructueuse avec eux, il faut toujours savoir qu'à leurs esprits lucides Solférino, aussi bien que Villafranca, demeure présent. Ces choses se sont passées voilà plus d'un demi-siècle ? Peu importe. Solférino reste pour les Italiens le nom de la victoire qui ouvrait toutes les espérances, Villafranca celui de l'arrêt brusque, de la déception amère... Et ils continuent d'éprouver avec force ces impressions opposées, telles que les avaient ressenties les contemporains de ces événements. Ils frémissent encore des passions de leurs ancêtres.